

nous ? Vous conviendrez que ce n'est pas *fair play*. A la fin y a des imites !

*Quenoche*. — Ah ! mais dites donc, mon gros Muscade, ça ne me paraît pas bien honnête de gager ainsi à coup sûr.

*Muscade*. — Mais, tu vois bien que je n'en étais pas sûr, puisque, si le correspondant de Monsieur Bonsens dit la vérité, je suis presque certain de perdre.

*Languille*. — Eh ! mes amis vous tournez dans ce que nous appelons un cercle vicieux, nous autres rhétoriciens. Muscade gageait parce qu'il était sûr de gagner, et il va perdre parce qu'il ne l'était pas. — Morale : tout ce que disent les gazettes n'est pas parole d'évangile. Mais continuez Monsieur Bonsens.

*Bonsens*. — Les paroles de Monsieur Laird produisirent sur la chambre des effets fort contraires, mais non moins inattendus. Pour les libéraux ce fut le bouquet brillant d'un feu d'artifice qui fait éclater subitement, sur un ciel noir, un tourbillon d'étoiles aux mille couleurs ravissantes. Pour les conservateurs ce fut l'explosion soudaine d'une locomotive en partie de plaisir, qui change les joies qu'on se promettait en douleurs mortelles, les chants de triomphe en cris désespérés. Les ministres orientent grâce sous forme d'une nouvelle motion d'ajournement. Ils se voyaient perdus, et leurs moutons éparpillés poussèrent des bélements plaintifs. Le vote, qui devait se prendre ce jour là et décider la bataille parlementaire la plus grave et la plus décisive qui se soit livrée depuis la confédération, fut remis au lendemain.

*Languille*. — Mes pauvres amis les conservateurs ont dû rire jaune, je pense, ils se sentaient bleus ; ce monsieur Laird leur en a tant fait voir de grises.

*Boudin*. — Vous devriez rougir, monsieur Languille, de tenir un langage si indécent, si badin à propos de matières aussi tristes. Nul ne devrait rire alors que les destinées de notre pays, de la patrie, courent de tels dangers. Alors que nos intérêts les plus chers vont être le jouet de la tourbe révolutionnaire. Alors que les doctrines les plus subversives vont triompher. Alors que les ruines et les bouleversements.

*Languille*. — Arrêtez, docteur ! Vous me faites frémir. A vous entendre on me croirait un Néron jouant du violon tandis que Rome est réduite en cendre. Je ne vois pourtant guère de ruines dans toute cette affaire que celle des espérances d'un tas de

pareseux qui ne valent pas leur sel et le seul bouleversement dont nous sommes menacés aura pour effet, je l'espère et commence à le croire, de mettre de braves gens tout neufs, à la place de vieux roués usés jusqu'à la corde et d'un parti qui a fait son temps.

*Bonsens*. — Dans la journée qui suivit cette séance mémorable, les bruits, les plus contradictoires circulaient par la ville et parmi les plus chauds amis du gouvernement. On disait que Sir John avait tellement sassé et ressassé le vieux sac où il a collectionné tant de rubriques parlementaires, qu'il y avait découvert un dernier tour au moyen duquel il allait, encore une fois, réduire à néant les espérances de ses adversaires et sauver, pour ses amis, la barque gouvernementale pourtant fort avariée. Des physionomies de représentants conservateurs, abâtues la veille, rayonnaient de nouveau, s'épanouissaient sous l'effet d'un espoir renaissant. On assurait que Sir John allait donner sa démission et annoncer la reconstruction d'un ministère, tiré du parti conservateur, mais composé d'éléments nouveaux n'ayant point participé aux hontes qui venaient d'être dévoilées. Mais ces bruits n'avaient été lancés dans le public que pour adoucir la chute des vaincus. L'événement vint bientôt leur donner un brutal démenti. Dès l'ouverture de la séance, tous les membres du parlement étaient à leur poste. Les curieux, qui avaient suivi toutes les phases de la lutte avec un intérêt toujours croissant, s'y trouvaient aussi. Il avait été convenu que le vote devait se prendre immédiatement. Nos amis avaient l'aspect sévère d'hommes qui se sentent sûrs de la victoire. Quant à moi, mon vieil ami, j'avais été témoin de tant de déceptions que je n'osais espérer encore avec trop de certitude. Il est vrai que le scandale avait été grand ; que les coups portés aux privilèges parlementaires et aux libertés publiques étaient de nature à révolter tous les hommes qui avaient encore quelque respect pour leur pays, pour leur propre dignité. Mais l'esprit de parti est tellement absolu parmi nous que je craignais de voir se répéter, pour la vingtième fois, ces scènes déplorables où les corrupteurs éhontés triomphaient sans cesse du patriotisme et de la vertu.

*De Grosmont*. — Oui, satanien, les gens qui ont avalé les quais, les remor-